

## Recherches sociographiques



## Témoignages

Roger Duhamel, Albert Faucher, Everett C. Hughes, Napoléon Leblanc, Georges-Henri Lévesque, o.p., Cyrias Ouellet, Simone Paré, Guy Rocher and Jean Stoetzel

Volume 23, Number 1-2, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, I. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055971ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055971ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Duhamel, R., Faucher, A., Hughes, E. C., Leblanc, N., Lévesque, G.-H., Ouellet, C., Paré, S., Rocher, G. & Stoetzel, J. (1982). Témoignages. *Recherches sociographiques*, 23(1-2), 11–44. <https://doi.org/10.7202/055971ar>

## TÉMOIGNAGES

Roger DUHAMEL

C'est pour moi un précieux privilège que me soit réservé, dans un ouvrage aussi savant, un modeste créneau d'où il me soit loisible d'amorcer un péan en l'honneur de l'un des esprits les mieux équilibrés de ma génération. Cette faveur gratuite, je la dois sans doute à ce caprice du hasard qui a voulu que se croisent nos voies juvéniles, bien qu'il ne m'ait pas été accordé de parcourir toute son erre glorieuse et de me réclamer de la même constellation intellectuelle.

C'était en 1927, aussi bien dire dans ce monde à jamais aboli de ce que nous ignorions être l'entre-deux-guerres, peu de temps avant que la crise économique ne mette brutalement à nu notre fragilité collective. Le Collège Sainte-Marie dressait encore ses murs patinés au sein de la grisaille de la rue de Bleury; dans la cour de récréation, un dernier arbre rachitique achevait de mourir. Plus d'une centaine de garçons se répartissaient entre quatre classes d'éléments latins. Nous étions en «C», sous la houlette d'un Jésuite jeune et bouillant, d'une éloquence spontanée, le Père Pelchat, qui savait, entre deux explosions d'une colère verbale plus ou moins feinte, laisser deviner les merveilles à conquérir au royaume du savoir et de la culture.

Nous étions nombreux dans cette salle, une cinquantaine environ, me semble-t-il. Je ne discerne aujourd'hui que trois ou quatre visages, les autres se perdent dans une brume indistincte. Pourquoi les traits de Jean-Charles Falardeau se sont-ils gravés dans ma mémoire à éclipses? Je crois deviner la raison: il était tout naturellement, cela compte à cet âge, le premier de la classe; sa souveraineté n'était sérieusement menacée que par les assauts de Guy Dufresne, qui devait par la suite enrichir des fragments de sa personnalité les personnages de ses fictions.

Né à Québec, Falardeau était donc interne en cette dernière année où le bâtiment vétuste abritait encore des pensionnaires, pendant que s'élevait, sur les nobles terres outremontaises, Jean-de-Brébeuf où se retrouveraient dès l'automne

suivant tous ces « étrangers dans la cité », cependant que nous, Montréalistes enracinés, demeurerions dans la plaine ou le marais, là même où M. de Maisonneuve nous a plantés... C'est dire que Falardeau et moi n'avons été soumis qu'une seule année à un magistère commun.

Malgré les distances et les orientations divergentes, nous ne nous sommes vraiment jamais perdus de vue. Je ne sais plus quel philosophe de l'antiquité a prétendu avec assurance qu'« on est amis tant qu'on se voit ». Il se trompait. Nous avons toujours eu l'intuition que sous l'émail vite écaillé des apparences et des attitudes, nous n'éprouvions aucun mal à découvrir un terrain d'entente où nous puissions reprendre sans le moindre effort le fil de l'entretien et de l'échange au point précis où nous l'avions abandonné six mois ou six ans plus tôt.

Si j'ai succombé à une certaine complaisance anecdotique, c'est qu'il m'apparaît assez déplacé, encore que j'y aie été généreusement convié, de m'associer trop étroitement à un hommage rendu par ses pairs à un professeur bientôt émérite. Mes titres sont minces pour porter jugement pertinent sur une œuvre menée avec cette intelligence souple et cette volonté rigoureuse qui le définissent pleinement. À la réflexion, il me semble toutefois qu'il n'y aura pas de ma part présomption excessive à relever deux faits qui m'ont le plus durablement frappé.

Ce n'est pas faire injure aux sociologues de noter que leur souci essentiel n'est pas l'élégance du propos. Leur science approximative charrie un jargon qui n'aide pas à la communication et réserve aux initiés les mots de la tribu. Falardeau commet cette excentricité de se distinguer par la maîtrise d'une langue rompue aux plus hautes exigences combinées de la justesse et de l'harmonie. Ses écrits n'ont jamais rien perdu de leur efficacité en refusant le faux semblant d'une technicité rébarbative qui ne jette de la poudre aux yeux qu'aux gobeurs.

Il y a beaucoup plus important. Contrairement à la plupart de ses collègues heureux de cultiver jalousement leur jardin de curé, Falardeau ne restreint pas l'essor de sa pensée au seul pré carré de sa discipline ; il ne dédaigne pas de l'appliquer à des projets qui ne lui sont pas spécifiquement destinés. C'est ainsi qu'il est le premier, à ma connaissance, à avoir tenté avec succès de décoder notre littérature romanesque en recourant à une grille sociologique qu'il utilise avec dextérité sans en devenir l'esclave. En s'orientant dans cette direction neuve et féconde, il a annexé à la critique textuelle un terrain demeuré à peu près inexploré jusqu'à ce qu'il en ait pris une exacte conscience. Je le soupçonne d'avoir cédé sans résistance à la pente naturelle de son esprit, curieux de toutes les formes de l'art. Ce faisant, il a intégré nos œuvres littéraires au corpus de notre patrimoine intellectuel, il les a insérées dans l'ensemble de notre culture humaniste, après les avoir diligemment interrogées sur le contenu de leurs

discours. Bref, il a recherché et mis à jour le secret de notre société saisi dans le miroir de son roman.

Cet apport considérable, d'autres mieux outillés que moi le mettront en relief. Je n'ai désiré qu'ajouter ma pierre des champs à l'édification du monument. Si je ne redoutais de provoquer le rire moqueur de Jean-Charles, je serais enclin d'emprunter à Voltaire et de répéter le vers que dans son *Œdipe* il prête à Philoctète : « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux ». Avec moins de solennité et sans viser à la pompe de l'alexandrin, qu'il me suffise de me réjouir qu'une amitié qui a déjà célébré son cinquantenaire ne recourre plus aux mots pour exprimer sa chaleur et sa fidélité.

Albert FAUCHER

« L'université est un centre de vie scientifique, intellectuelle, et spirituelle. Foyer où s'élaborent les recherches, où se purifie la pensée, où s'exerce l'esprit dans ses activités les plus éminentes, elle a un rayonnement qui dépasse inévitablement les frontières de la ville, de la province, du pays où elle est située. »

(Jean-Charles FALARDEAU, conférence prononcée à Carrefour 52, Université de Montréal, 1952.)

Il est difficile d'illustrer la présence d'un collègue du milieu universitaire et son rôle dans la promotion des sciences sociales au Canada, dans l'implantation et le développement de la sociologie au Québec, sans faire un peu d'histoire. Bien sûr, c'est à travers le vécu d'une personnalité qu'on retrouve ses qualités originales ; c'est en suivant cette personnalité dans son cheminement à travers le temps, en la situant dans son espace matériel, intellectuel, qu'on arrive à l'apprécier. La réflexion de Pascal nous revient à la mémoire : on comprend mieux la nature des êtres si l'on prend soin de les examiner dans leur devenir. Aussi essaierai-je d'évoquer simplement quelques étapes de la route où Jean-Charles Falardeau a laissé la marque de son caractère. J'y vois une entreprise agréable et difficile à la fois. D'une part, elle me procure l'occasion d'exprimer un sentiment qui, du fait de sa publication, devient témoignage public de respect et d'admiration à son égard. Est-ce que je ne lui dois point ce témoignage ? Entreprise difficile, d'autre part, parce qu'elle se trouve exposée aux préjugés de notre co-habitation universitaire. Juges et témoins à la fois, nous avons vécu et travaillé dans et pour la même institution ; nous avons subi les colorations d'une ambiance commune. Et pourtant, si je parle d'ambiance commune, il ne faudrait pas croire pour autant que nos expériences se confondent. N'empêche que, pour une bonne part, nous avons suivi les mêmes voies, que nous avons été guidés par les mêmes utopies, qu'à certains moments

de l'existence nous nous sommes butés aux mêmes obstacles, que nous avons débouché dans les mêmes éclaircies. Indubitablement, nous avons ressenti et partagé les espérances et les joies qui ont soutenu les Sciences sociales à l'Université Laval.

J'ai rencontré Jean-Charles Falardeau pour la première fois en 1938. Je le voyais comme un être singulier, en avance sur plusieurs d'entre nous, étudiants de la nouvelle École des sciences sociales. On aurait dit un Montréalais enraciné à Québec ; il était étudiant en droit, il courtisait la philosophie et il s'intéressait aux lettres, plus que certains étudiants en lettres, et à la musique. Et il venait de s'inscrire à l'École des sciences sociales, politiques et économiques. Il incarnait la polyvalence, il nous étonnait. Bachelier ès arts de 1935, il connaissait déjà le quartier latin et il avait collaboré au journal des étudiants. En 1937, il s'était inscrit à la Faculté de droit comme étudiant régulier, tout en suivant des cours à la Faculté de philosophie où il connut, avant nous, le Père Georges-Henri Lévesque, o.p., alors professeur invité à l'Université Laval, et le professeur Charles De Koninck.

Donc, à l'automne 1938, il était étudiant en sciences sociales et en droit, il suivait des cours de philosophie, et il était rédacteur de l'*Hebdo-Laval*. Parmi cette faune que constituaient les étudiants-fondateurs de l'École des sciences sociales, Falardeau n'était pas le seul à se trouver en avance sur les autres qui, eux, arrivaient tout naïvement du cours classique, mais il l'était d'une façon singulière : il nous semblait gagné à la cause de l'École et il y consacrait de plus en plus de temps. En tout cas, nous le trouvions sympathique interprète de nos espoirs... et de nos inquiétudes. Car nous arrivions tous plus ou moins inquiets. La crise et la dépression des années 1930 nous avaient marqués. Et nous nous posions beaucoup de questions, dans un milieu traditionnellement accablé de réponses. On trouvait rêveurs et prétentieux les étudiants en sciences sociales, en attendant de les trouver dangereux.

À l'ouverture de l'École des sciences sociales, le 3 octobre 1938, Jean-Charles Falardeau écrivait dans l'*Hebdo-Laval* :

« J'ai conscience qu'une fenêtre lumineuse s'ouvre quelque part et qu'un rayon de soleil pénètre les vieux murs... L'École est née sous le signe de la réflexion et du discernement. Elle sera avant tout une école d'enseignement universitaire, d'enseignement supérieur en matière économique-sociale... Cet enseignement vient à son heure... Nous souffrons atrocement de strabisme intellectuel dès que nous abordons les questions sociales. »

Tout à coup, à l'automne 1939, on entend dire que Falardeau avait abandonné le droit, après deux ans d'étude à cette faculté. Son geste nous étonnait (il ne sera donc jamais juge) et nous reconfortait à la fois, étant donné que la plupart des étudiants en droit nous regardaient de haut. Et puis, notre confrère allait davantage concentrer ses efforts sur les sciences sociales. Dès lors, il consacre ses loisirs à la musique et à la littérature, il s'occupe de l'*Hebdo-Laval*, le journal des étudiants, et il se donne entier aux sciences sociales. En 1941, il décroche les licences en sciences sociales et en philosophie. Il s'oriente

résolument vers la sociologie et, ayant obtenu une bourse de la Société royale du Canada, il choisit d'aller étudier à l'Université de Chicago. Il prend Guita pour épouse, et il part. Voyez-le, à cette époque, étudiant, homme marié. *Rara avis!* Déjà actif sur des plans divers : artistique, littéraire, philosophique et même politique, car il n'était pas insensible aux racines du Bloc populaire, il reprend sa philosophie de l'engagement social dès son retour de Chicago, en l'adaptant à sa condition nouvelle de sociologue. Il travaille surtout au niveau des comités et conseils, des relations inter-universitaires et des sociétés savantes. Au plan des relations inter-universitaires, il fut pour nous tous un précurseur. Nous y reviendrons.

À la Faculté des sciences sociales de Laval, il m'a précédé de trois trimestres comme professeur. Alors que j'étais à Toronto, il me préparait généreusement la voie, en compagnie des Lamontagne, Tremblay, Marier : les subventions nécessaires à l'implantation de nouvelles disciplines n'arrivaient pas. Qu'à cela ne tienne. Les cours sont commencés, la recherche est lancée ; donc, en attendant, on travaillait à crédit. Dès 1943, sous la direction du professeur Falardeau, les étudiants sont initiés à la recherche sociologique. La ville de Québec constitue leur champ d'étude. D'abord une balade en tramway-observatoire, puis des marches sociologiques en vue d'études portant sur deux paroisses, sur la structure de la famille québécoise, sur le logement, et sur l'institution paroissiale comme telle. De ces années-là, Jean-Charles Falardeau écrivait plus tard des remarques mémorables, que les descendants retrouveront peut-être dans son autobiographie ?

« Notre préoccupation primordiale fut d'identifier notre milieu social et d'en prendre conscience. L'équipe des sciences sociales de Laval, durant les années dont je parle, a été essentiellement engagée dans la tâche qu'il faut bien appeler sociologiquement par son nom, la tâche d'une nouvelle "définition" de la situation canadienne-française... C'était, du même coup, nous situer en dehors des formes consacrées du nationalisme, en dehors de l'idéologie ecclésiastique, traditionnelle, en dehors des mythologies politiques ou électorales... C'était réaliser, dans la bonne direction, le premier impératif de notre responsabilité académique et scientifique. [Pour lui, cette tâche d'objectivation et de définition]... constitue, en quelque sorte, le programme permanent d'une faculté des sciences sociales. » (*Cité libre*, 1959.)

Ainsi relançait-il vingt ans plus tard, les paroles prophétiques qu'il avait publiées dans l'*Hebdo-Laval* : cette école... « sera avant tout une école d'enseignement universitaire, d'enseignement supérieur en matière économique-sociale ». Elle aurait pu devenir autre chose, n'eussent été la présence vigilante de son fondateur et maître, le Père Georges-Henri Lévesque, et l'indéfectible fidélité de ses professeurs-pionniers, du type Falardeau.

Politique de présence, professait le fondateur de la Faculté. À ceux qui lui faisaient grief de ne pas se tenir assidûment à son bureau, il expliquait son agir en disant qu'absence n'est pas absentéisme si, pour la promotion de la cause universitaire, l'on doit être présent ailleurs. Quand on n'a pas le don d'ubiquité, il faut bien être absent d'un lieu pour être présent dans l'autre. Présence et

absence deviennent alors deux facettes d'une même réalité. Or, il faut rendre hommage à notre collègue Falardeau d'avoir été présent, et de façon représentative, à divers paliers de l'activité universitaire ou para-universitaire. Pour ma part, j'ai mémoire d'une certaine chronologie de ses présences. Lorsque j'accédai au Conseil des recherches en sciences sociales, il y était déjà ; il y resta pendant huit ou neuf ans, depuis 1945 jusqu'à 1954 ou 1955, et comme président du bureau de direction en 1952-1953. C'était, grâce à lui, nous manifester dans la grande famille universitaire. Ainsi, il contribuait à l'agrandissement de notre espace académique en prenant le leadership de la représentation au sein de nos associations canadiennes et québécoises : le Conseil canadien des recherches en sciences sociales, le Conseil des arts, l'Association canadienne des sciences politiques, association groupant, en ce temps-là, économistes, sociologues et politologues tout à la fois, dont il fut le vice-président de 1955 à 1957, et président en 1964-1965. À l'Association canadienne des professeurs d'université il occupait le poste de vice-président de 1956 à 1958 ; à l'ACFAS il avait fait partie du bureau de direction de 1953 à 1955. Notre collègue Falardeau était toujours premier rendu, et il préparait la voie à ses collègues. On l'a vu à Nouvelle-Delhi comme délégué à la neuvième conférence générale de l'UNESCO, et au Conseil des arts du Québec à titre de président de 1962 à 1965. Il s'est occupé de la chose publique aussi, dans les années 1950 principalement, tel un maquisard de la « révolution » qui mijotait : avec Frank Scott, Pierre Trudeau, et autres, il a participé à la préparation de cet ouvrage scandaleux à l'époque, *La grève de l'amiante*, un ouvrage d'observation et de réflexion, par des Québécois, sur le Québec. À l'Université Laval il a été l'artisan du célèbre symposium du Centenaire ; il en a édité les travaux sous le titre : *Essais sur le Québec contemporain*. Dans les années 1950 encore, et avec Frank Scott, Jacques Perrault, Gérard Pelletier, Maurice Lamontagne, Pierre Trudeau et quelques autres, il a pris part au Rassemblement qui a lancé *Cité libre*. La même équipe, produit des Sciences sociales, disaient certains malins, fondait l'*Institut canadien des affaires publiques* qui tenait des réunions annuelles à Sainte-Adèle, avec le concours de Radio-Canada et du *Devoir*. La Révolution tranquille, dira Falardeau, si on l'examine dans le contexte global de l'après-guerre, peut bien, en un sens, mériter cette appellation : le revirement politique de 1960 a tranquilisé les esprits des années 1950 qui l'avaient préparée.

On ne peut pas dire que, durant tout ce temps-là et à travers ces réalisations extra-académiques ou para-politiques, le professeur Falardeau s'est absenté. À l'exemple de notre maître et premier doyen, le Père Lévesque, il était présent ailleurs, porteur d'un message préparé dans l'exercice de ses fonctions de professeur-chercheur, en compagnie d'amis et collègues soucieux, eux aussi, de leurs responsabilités d'universitaires. C'est durant cette période que transparait dans son plus vif le style des écrits et gestes de notre collègue, un style tout à lui que je dirai faldardesque, si vous me permettez ce néologisme. C'est un style d'un tour vif, précis et délicat.

Dans les années 1950 encore, il occupe le poste de directeur du Département de sociologie, et, après 1961, il consacrera encore beaucoup de temps aux affaires du département, car il est directeur de la revue *Recherches sociographiques* dont il avait préparé l'éclosion avec ses collègues Fernand Dumont et Yves Martin. Et pourtant, il ne cesse point d'écrire. Remarquez le rythme de ses publications :

1961, *Roots and Values in Canadian Lives*

1964, *L'essor des sciences sociales*

1967, *Notre société et son roman*

1974, *Imaginaire social et littérature*

1975, *Étienne Parent*.

Et il participe à des congrès, il rédige des articles pour encyclopédies, et pour des périodiques internationaux, entre autres :

1960, 1962, *Encyclopædia Canadiana*

1964, *Encyclopædia Americana*

1969, *Actes du quatrième congrès de philosophie médiévale*

1970, *Congrès et colloques de l'Université de Liège*.

J'allais oublier sa contribution à l'ouvrage édité par Mason Wade, *La dualité canadienne* ; il était président du comité qui a réalisé le projet.

Qu'on me pardonne cette sèche énumération : j'y trouve un moyen raccourci d'étayer l'hommage que je veux rendre à la valeur universitaire de notre collègue. Et qu'on me permette de rappeler en terminant qu'il a enseigné dans quelques universités prestigieuses, à titre de professeur-visiteur ou professeur agrégé, en Colombie-Britannique, en Ontario, en France : à Toronto à l'hiver de 1949, à Bordeaux en 1949-1950, à Aix-en-Provence à l'été de 1955, à Vancouver à l'été en 1957. Dix ans plus tard, il recommençait une deuxième tournée professorale, cette fois parmi les littérateurs et en qualité de sociologue de la littérature, à Caen en 1968-1969, 1970-1971, et à Menton durant les étés de 1970 et 1972 ; et enfin, à Paris-Nord en 1972-1973. Un pathétique épisode a marqué son séjour en France au cours de la dernière décennie. Il fut terrassé par une maladie qui le retint longtemps à l'hôpital et suscita de l'inquiétude dans son entourage. Si nous, ses collègues et amis, remémorons ce pénible événement, c'est parce qu'il nous apparaît, à travers le filtre du temps, comme une révélation de son admirable courage dans l'épreuve et comme une manifestation de l'infatigable assistance de Guita, son épouse.

Au terme d'un si noble labeur que, pour sa part, la Société royale du Canada a reconnu en lui décernant la Médaille Innis-Gérin 1979, notre collègue mérite bien qu'on lui permette de reprendre son souffle et de se donner un nouveau rythme de travail, si telle est la condition de sa longévité ; car nous aimons bien qu'il continue de nous édifier. Nous lui adressons donc ce souhait emprunté à la tradition romaine : *Ad multos et faustissimos annos !*



Everett C. HUGHES

C'est au Québec, à l'Université McGill, qu'a débuté ma carrière universitaire. J'y suis demeuré onze ans comme professeur adjoint de sociologie, travaillant en étroite liaison avec Carl A. Dawson, un baptiste de l'Île-du-Prince-Édouard qui avait complété ses études de doctorat à l'Université de Chicago. Je venais tout juste de terminer mes études en sociologie et en anthropologie — également à Chicago — et j'étais prêt à entreprendre une carrière dans l'enseignement quand Dawson me proposa un poste à McGill : d'emblée, je saisis l'occasion d'enseigner au Canada français.

Nous avons ensemble décidé que Dawson s'intéresserait au milieu rural de l'Ouest, alors que j'étudierais le Québec. Aussitôt après, j'étais dans le train à destination de Vancouver où je me suis marié à une camarade d'université, une Canadienne, qui revint avec moi à Montréal. Nous avons beaucoup aimé nos onze années à McGill et à Montréal.

Mais j'avais grandi sur les bords de la rivière Ohio et mon épouse, en Colombie-Britannique. Sans tarder, nous avons voulu apprendre le français. Nous avons retenu les services d'un étudiant de l'Université de Montréal qui venait une fois par semaine prendre le thé avec nous et qui nous apprit ce qui se révéla être pour une large part une transposition en mots et expressions québécois du français « parisien ».

Nous n'avons cependant pas été très loin dans la maîtrise du français. Bien sûr, nous pouvions trouver à Montréal théâtre, cinéma, cours, prédication, journaux en langue française, mais je devais me consacrer à McGill à un enseignement à temps plein en anglais nord-américain. Durant toutes ces années à McGill, je n'ai eu que deux ou trois étudiants de langue française parmi lesquels Madeleine Parent, inscrite au programme plus spécialisé en sociologie (*honors*), se distingua de façon toute particulière. Elle est demeurée depuis une amie fidèle — et j'ai toujours pu comprendre son excellent français.

En 1938, nous quittions McGill pour l'Université de Chicago. Je me plongeai dans la préparation de l'ouvrage que j'ai intitulé *French Canada in Transition* et qui a été publié en 1943. Ce n'est pas sans étonnement que je constate que ce livre est toujours disponible sur le marché, tout comme l'est la traduction due à Jean-Charles Falardeau et publiée sous le titre *Rencontre de deux mondes*. Les pages qui suivent reprennent un texte écrit en 1979 à propos de mon expérience montréalaise.

Au moment où, en 1927, mon épouse et moi arrivions à l'Université McGill, j'avais formé le projet d'étudier les Canadiens français comme groupe ethnique, ou comme minorité. Les Canadiens français n'étaient d'aucune manière un peuple primitif... Entre leur manière de se vêtir et celle des Canadiens anglais, on ne pouvait trouver que de légères différences. Les

femmes canadiennes-françaises s'habillaient en fait avec plus d'élégance que les Canadiennes anglaises ; tout comme leurs sœurs parisiennes, elles savaient se confectionner des toilettes « chic » sans dépenser beaucoup. Les Canadiens français avaient leurs théâtres, leurs édifices modernes. Et j'ai peu à peu été amené à comprendre et à croire que leur connaissance de l'art et du théâtre l'emportait sur celle des Canadiens anglais. Évidemment, bon nombre de Canadiens français étaient des « habitants », des agriculteurs. Et l'Église catholique faisait de son mieux pour les inciter à demeurer sur leurs terres, sans pour autant tenter de les empêcher d'accepter des emplois dans les usines : en fait, déjà le Canada français s'urbanisait et s'industrialisait rapidement.

Nous nous sommes, naturellement, établis dans la ville de Montréal, alors la ville la plus importante du Canada, dont la population était en majorité française. Mais notre vie, nous l'avons vite réalisé, était une vie universitaire ordinaire. Nous avons loué un petit appartement dans un secteur très anglophone de la ville ; non, pas tout à fait cependant : nous nous trouvions à la frontière d'une partie essentiellement française de la ville. Allant vers l'est depuis notre appartement, nous pouvions parcourir des milles et des milles en territoire entièrement français. Comme aujourd'hui, c'était un territoire urbain : rien donc de comparable à l'aventure d'une enquête sur le terrain dans quelque île primitive. Nous étions en milieu urbain et nous menions une banale existence urbaine.

Nous habitons à quelques minutes à pied de notre université, entièrement anglophone, et nous pouvions acheter en anglais tout ce dont nous avons besoin dans les boutiques voisines. Les cinémas de notre quartier présentaient surtout des films en langue anglaise ; les églises, naturellement, étaient ou bien françaises ou bien anglaises. On ne trouvait aucune église protestante française alors que presque toutes les églises catholiques étaient françaises. Cela n'allait pas de soi de faire des emplettes ou de travailler en français — dans la mesure où nous maîtrisions suffisamment la langue pour le faire. Souvent, en fait, les commis de magasin se révélaient être d'origine française ; ils avaient dû apprendre l'anglais pour être embauchés !

À la vérité, il nous a fallu déployer beaucoup d'énergie pour aménager notre vie de manière telle qu'il nous fût possible de rassembler quantité d'observations utiles aux fins de nos enquêtes sur le Canada français. Nous pouvions aller et nous allions dans les églises ; nous allions au cinéma ; il nous est souvent arrivé de prendre le train et de descendre dans des villages français ; nous explorions les secteurs français de Montréal, échangeant avec les gens sur la rue. Mais nous devions avant tout choisir des activités de nature à nous apporter des enseignements utiles à nos enquêtes.

Il m'apparaît important de souligner que tout cela a exigé de réels efforts. Il nous a fallu créer les occasions favorables à nos travaux d'enquête sur le terrain. Si nous allions dans un village français, sitôt que nous étions sur la rue ou sur la route nous parlions français, puisque tout s'y passait en français. Mais

à Montréal, nous vivions dans un milieu qui était loin d'être français. Nos collègues de McGill étaient tous de langue anglaise ; comme je l'ai déjà noté, c'est pour cette raison même que plusieurs y avaient été embauchés. À l'exception de quelques professeurs de français, tous étaient d'origine anglaise, n'ayant du français qu'une connaissance sans doute encore moins bonne que la nôtre. Mon collègue Carl Dawson savait quelques mots de français qu'il prononçait avec un fort accent canadien-anglais : je ne crois pas qu'il ait jamais cherché d'occasions de parler français.

Avec le temps, cependant, le français a pris de plus en plus de place dans le cours ordinaire de nos activités sociales et professionnelles. Avec les voisins et collègues, l'anglais était pratique courante. Nous avons commencé à établir un réseau de liaisons avec des milieux français et pris sans délai des mesures pour apprendre le français canadien — non pas que nous connaissions vraiment un autre français, mais, à l'occasion de séjours en France, nous avons acquis une connaissance du français suffisante pour le bien lire et, dans une certaine mesure, pour le parler. Afin d'accélérer le rythme de notre apprentissage, nous avons l'aide d'un étudiant de l'Université de Montréal qui venait chaque semaine converser avec nous en français durant une heure. Cet arrangement dura deux ans. Le jeune homme devait plus tard devenir un homme d'affaires prospère ; il prend des nouvelles de nous de temps à autre. Comme méthode de travail, cette heure hebdomadaire de formation pratique nous est apparue une idée valable.

Mais cette méthode ne conduisait pas à une vie sociale française active. Nos amis de langue française ne nous invitaient pas chez eux. Toutes les invitations nous venaient de McGill. Toutefois, grâce à d'autres liaisons, nous nous sommes fait quelques autres amis. Mon épouse avait quelques amies vivant à la marge du monde anglophone et quelques parents francophones dont l'aisance constituait cependant un obstacle à des relations faciles. Elle avait par ailleurs quelques parents plus âgés de langue anglaise que nous rencontrions de temps à autre. Leurs invitations à faire un *bridge* ont été particulièrement appréciées durant notre première année, alors que nous n'avions encore que peu d'amis à nous. Mais le nombre de nos amis augmenta rapidement et, dès notre deuxième année à McGill, nous avons une foule d'amis connus à travers nos activités universitaires. Parmi eux se trouvaient un journaliste dont l'épouse travaillait à l'université et bon nombre de collègues de divers établissements universitaires. Nous comptons aussi quelques amis de langue française grâce aux contacts de ma belle-mère, très active dans le mouvement féministe et dans divers organismes sociaux.

Nous sommes aussi bientôt devenus très impliqués dans ce qu'on pourrait appeler un groupe marginal. Nous avons beaucoup d'amis et, après un certain temps, plusieurs amis de langue française mais qui n'appartenaient pas au groupe que nous souhaitions plus particulièrement étudier. Il s'agissait surtout

de professionnels, d'intellectuels, d'écrivains auxquels s'ajoutaient quelques journalistes, donc d'un groupe de personnes non représentatif de la classe moyenne ou moyenne-inférieure.

Notre travail sur le terrain était différent de celui d'Horace Miner à Saint-Denis de Kamouraska, un village du Bas-Saint-Laurent, situé loin de tout groupe anglophone. Il fallait parler français pour y séjourner, pour faire son épicerie, acheter de l'essence, bref pour communiquer de quelque manière avec la population locale.

Après quelque temps, nous nous sommes rendus à Drummondville où nous avons longuement séjourné, y faisant bien entendu l'expérience de vivre en français. Nous y avons retrouvé quelques familles d'administrateurs que nous avions connues ailleurs. Mais nous avons vécu, pour l'essentiel, en français. De cette étude est né un ouvrage qui a connu le succès et dont la carrière se poursuit.

Revenons au problème du français dans le travail sur le terrain. Nous avons bientôt commencé à rencontrer des amis francophones, participant avec eux à leurs soirées et à leurs activités dans le domaine des affaires sociales. C'était tout particulièrement le cas quand nous nous rendions à Québec. J'ai enseigné à l'Université Laval durant un semestre ; à l'époque, les jeunes — tous de langue française — nous invitaient à participer à leurs soirées. Tout cela a commencé alors que, m'intéressant à la façon d'étudier les sciences sociales françaises ou des moyens de développer cet enseignement dans les établissements de langue française, j'ai été invité à une réunion à New York, d'où je revins avec une autre invitation, celle d'enseigner à Laval.

Le Père Lévesque nous ayant invités pour un semestre, nous avons loué un appartement près de l'université, sur la colline. Le Québécois que nous connaissions le mieux était Jean-Charles Falardeau, mais il était alors absent, poursuivant à l'Université de Chicago ses études de doctorat. Par l'intermédiaire de collègues universitaires, nous avons quand même connu plusieurs amis francophones à Québec. Un jeune peintre, Jean-Paul Lemieux, fut l'un de ceux que nous avons rencontrés durant cet hiver. Les Canadiens français s'intéressaient alors beaucoup à l'activité artistique, mais la tradition du style évocateur du milieu rural n'était pas encore établie.

Jean-Paul Lemieux et son épouse vivaient dans une banlieue de l'est de la ville dans une vieille maison canadienne-française tapissée de leurs peintures. Déjà, à ce moment, le style particulier de Lemieux s'affirmait. Un tableau, par exemple, présentait une famille canadienne-française autour d'une table de festivités : un repas de Noël, sans doute. La mère et plusieurs enfants étaient assis autour de la table, le fils aîné occupant, à un bout de la table, le siège ordinairement réservé au père de famille. Celui-ci se tenait debout derrière le fils, une main sur le dos de la chaise. Son costume clérical révélait que le fils n'était pas prêtre, mais bien un religieux d'une communauté de frères. Il portait un costume assez défraîchi et ne paraissait pas rasé de frais. Autrement dit, il ne semblait pas engagé dans une brillante carrière ecclésiastique...

Vers la même époque parut un roman écrit par un monsieur Panneton sous le titre de *Trente arpents*. C'était l'histoire du fils d'une famille agricole qui n'avait pas réussi à s'établir dans une bonne paroisse — le roman racontant avec des mots ce que Jean-Paul Lemieux exprimait sur ses toiles. Le fils devint membre d'une communauté religieuse de frères dans une paroisse pauvre du grand Nord. Un dénouement plus prestigieux aurait été pour lui de devenir prêtre et, encore mieux, Dominicain ou Jésuite affecté à un bon collège catholique ou à une paroisse prospère. Le tableau de Lemieux était en quelque sorte une satire de l'histoire de ce jeune homme demeuré dans les ordres ecclésiastiques, mais dont la vie a été un échec. Chez l'artiste canadien-français, l'ironie remplaçait ce qu'on attendait de romantique ou de sentimental de sa peinture.

Quelques années plus tard, à Québec, Jean-Paul Lemieux nous fit voir certaines de ses dernières œuvres. Il s'agissait cette fois de tableaux représentant cette chère vieille ville de Québec avec ses églises, ses couvents et ses écoles de briques décorées d'anges. Au-dessus des anges, des bombes lancées d'avions éclataient sur la ville. Dieu ne l'avait pas protégée suffisamment.

À un autre moment, nous avons retrouvé les Lemieux à leur maison d'été située sur le Saint-Laurent, à l'Île-aux-Coudres. Il s'était remis aux paysages, mais d'une façon particulière. L'un des tableaux de cette période — que nous avons acquis — fait voir une montagne nue au nord du fleuve, sombre et menaçante ; à l'avant-plan, quelques arbres squelettiques sur un fond rocheux, un paysage dépouillé et peu invitant. Lemieux était alors dans la quarantaine et bien établi. Le monde qu'il évoquait n'avait plus rien de romantique. Son style n'a pas changé depuis. On a pu en voir une illustration lors du centenaire du Canada (Exposition universelle de 1967), où l'on exposait un tableau de Lemieux montrant une jeune fille debout au milieu d'un espace nu couvert de neige — une scène pas très jolie. Un plus récent tableau reproduit à peu près le même paysage dessiné autour d'un personnage masculin solitaire.

Jean-Paul Lemieux n'a atteint à la célébrité comme peintre canadien-français ni à travers le bucolique ni à travers l'urbain. Son œuvre exprime parfois la désillusion : il est un peintre de ce qui ne va pas... Ses tableaux sont bien articulés. Cornelius Krieghoff, un Allemand tombé en amour avec Québec au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, a laissé des paysages hivernaux évoquant une ville où il semblait bon vivre. Marius Barbeau, un Canadien français, a présenté Krieghoff en 1934 comme « le pionnier parmi les peintres d'Amérique du Nord » dans un ouvrage publié en anglais chez Macmillan. L'héroïne de la vie des défricheurs au nord du Québec était Maria Chapdelaine, personnage créé par un Français qui séjourna assez longtemps au Québec pour y rassembler les matériaux d'un roman devenu un classique. L'œuvre présente de façon romantique un acharnement qui n'avait rien de romantique.

Durant les années 1920, on assista à l'éclosion d'une littérature axée sur la ville et la vie urbaine. Durant mon séjour à Laval, un jeune homme écrivait sur Saint-Sauveur, une grosse paroisse de la Basse-Ville qu'on pouvait voir du quartier Saint-Dominique. C'est là, dans la Basse-Ville, qu'on retrouvait un grand nombre d'anciens «habitants» magasinant chez Pollack.

Depuis, il y a eu une guerre mondiale et une Révolution tranquille ! Les universités du Québec, tout comme celles de l'ensemble de l'Amérique et d'Europe, ont connu un développement spectaculaire. Le Canada français est devenu le Québec et les Canadiens français et Canadiennes françaises, des Québécois et Québécoises. On y écrit des livres, dont quelques-uns, tels ceux de Marie-Claire Blais et Jacques Ferron, sont connus des écrivains canadiens-anglais. Quelques Québécois sont bien connus en France.

Entre-temps, la Cité universitaire a été érigée plusieurs milles à l'ouest, sur un haut plateau. Au sein de cet ensemble se trouve le centre social des étudiants qui porte le nom du propriétaire du grand magasin à rayons Pollack. Le magasin a aussi quitté la Basse-Ville ; tout comme Jean-Charles Falardeau a dû quitter la vieille ville.

Napoléon LEBLANC

Solidement chevillé à l'histoire du développement de la sociologie au Canada français, le nom de Jean-Charles Falardeau s'impose d'une manière particulière. Il est un témoin de l'intellectuel courageux et du travailleur opiniâtre.

En effet, privilégier en 1938, de préférence à toutes autres disciplines, l'étude des sciences sociales, plus spécialement de la sociologie, constituait un véritable risque. Chez Jean-Charles, cependant, il s'agissait d'un risque à la fois calculé et désintéressé.

Risque calculé en effet parce que Jean-Charles voyait la fondation de la nouvelle École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université Laval comme un événement porteur d'avenir, qui se traduirait, à moyen et à long terme, en l'avènement d'un discours renouvelé au sujet de la dynamique de la société canadienne-française et des interrelations entre des facteurs qui susciteraient un changement social et socio-culturel.

Risque également désintéressé : le succès matériel était loin d'être acquis et, au départ, il ne correspondrait pas nécessairement au temps et au travail consacrés à l'approfondissement de théories — pour ne pas dire des théories — de la sociologie et à la maîtrise de sa méthode ou de ses méthodes. Au terme de

ses études à l'Université Laval en 1941, la guerre rendait l'Europe inaccessible à quiconque aurait souhaité y poursuivre des études supérieures. Jean-Charles s'inscrit donc à l'Université de Chicago.

Dès son retour à Québec en 1943, il est recruté comme professeur à l'École des sciences sociales, politiques et économiques que l'Université Laval élèvera bientôt au rang de faculté. Rattaché au département de morale sociale et de sociologie, il y assume un double mandat : organiser et développer l'enseignement de la sociologie dans le programme de la faculté et lui obtenir ses lettres de créance. Projet sans doute séduisant mais combien problématique, si l'on se réfère aux moyens mis à sa disposition. Il lui était possible d'enseigner la sociologie ; mais où trouver les ressources adéquates qui permettraient la mise en œuvre de projets de recherches qui auraient initié les étudiants aux méthodes de la sociologie, initiation indispensable à l'assimilation des concepts théoriques ? En effet, comment initier l'étudiant aux exigences de la méthode scientifique appliquée à l'étude des faits sociaux ? Que signifie, en effet, l'hypothèse, à la base de toute analyse sociale, pour un étudiant qui n'a pas l'occasion de procéder à de patientes et méthodiques observations des situations et d'y identifier les faits découlant des comportements humains avant de la formuler ? Dès le début de sa carrière de formateur, Jean-Charles était conscient du défi qui lui avait été proposé et du rôle qu'il devrait jouer dans la mise en œuvre du grand projet du Père Lévesque, doyen de la faculté, de préparer des spécialistes des sciences sociales, dans son cas de la sociologie, dont la formation s'appuierait autant sur les méthodes des sciences positives que sur celles des sciences normatives, afin de contribuer à l'orientation du changement dont notre société est déjà l'objet.

Dès lors, le professeur Falardeau s'engage lucidement dans l'œuvre d'une faculté dont les objectifs et les difficultés prévisibles le fascinent. Les plus persistantes difficultés surgiront des étudiants eux-mêmes et de l'environnement socio-culturel. Des étudiants ? Pourquoi pas ? Comment, en effet, les convaincre que pour devenir sociologues, il leur faudra se préparer à être différents des sociologues d'ici qui leur étaient familiers et dont la principale caractéristique était d'avoir des réponses à tout. Jean-Charles leur proposait au contraire que le sociologue, s'il refuse les réponses faciles à des questions sérieuses et difficiles, accepte d'abord la responsabilité d'étudier les facteurs et les tendances qui caractérisent les situations et d'en identifier les problèmes, pour en dégager par la suite les actions que ces situations rendent possibles. C'était soumettre les étudiants à un dépaysement pour lequel ils n'étaient pas toujours préparés intellectuellement et psychologiquement.

Quant à l'environnement socio-culturel, il assurait sa quote-part d'hostilité, de méfiance et d'indifférence. Mais on y trouvait même des personnes qui observaient les premiers essais de la sociologie avec une sympathie muette et interrogative et dont les attitudes étaient des plus ambiguës. Cet environnement devait donc l'immuniser contre les morsures cuisantes de la solitude.

À défaut de ressources telles qu'une bibliothèque adéquate, de subventions de recherches accessibles, Jean-Charles s'affirme être un professeur opiniâtre parce qu'au départ, il a défini sa carrière en fonction de deux objectifs précis : poursuivre, par des recherches appliquées et ses études personnelles, l'approfondissement des études et des travaux amorcés à l'Université de Chicago dans le domaine de la sociologie et de sa méthode et en faire connaître les résultats tant à ses étudiants qu'à un public plus large : celui des abonnés aux Cahiers de la Faculté des sciences sociales. Parmi les Cahiers publiés au cours des années 1943 et 1944, on relève deux études signées par Jean-Charles Falardeau : la première intitulée *Paroisses de France et de Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle* et la seconde ayant pour titre *Analyse sociale des communautés rurales*. S'il se défendait de proposer dans celle-ci une méthode de recherche, Falardeau, après avoir exposé les raisons qui l'avaient justifié de retenir la paroisse comme unité de recherche, s'empressait d'ajouter qu'il assumait dans les pages qui allaient suivre le « rôle d'un enquêteur ayant choisi un village canadien, que ce soit une vieille paroisse agricole, un village de pêcheurs, un centre de colonisation ou tout autre avec l'intention d'en faire une complète analyse anatomique et psychologique ». Mais pour y parvenir, précisait-il, il s'impose de « considérer le village comme un tout organique, une entité vivante, composée de parties unies entre elles par des relations vivantes fonctionnelles et reliées à d'autres unités ».

En ce qui me concerne, ces propositions m'arrivaient à point nommé. Elles stimulèrent ma curiosité de jeune agronome, orienté en économie rurale et conseiller en gestion de coopératives agricoles depuis 1942, en poste dans ce vaste territoire de l'Ouest québécois que constituaient les régions d'Abitibi et du Témiscamingue. On y trouvait des secteurs d'agriculture, des secteurs de colonisation, des secteurs d'industries d'extraction minière. Mais l'avenir de ces secteurs semblait fort aléatoire et celui de l'ensemble du territoire était menacé de subir des changements radicaux. Si paradoxal qu'il puisse être, ce territoire, en partie peuplé en réponse à un mouvement de retour à la terre, devenait le théâtre « du retour à la ville ». En effet, ici, la main-d'œuvre masculine se déplaçait de la ferme vers le travail minier ou forestier ; là, des familles troquaient le lot de colonisation contre les emplois des chantiers de construction ou des chantiers maritimes ou des usines de munitions de la région de Montréal. S'agissait-il d'un phénomène éphémère dû à la guerre, ou de l'amorce d'un irréversible processus d'industrialisation et d'urbanisation à l'extérieur de la région ? Le doute des uns cohabitait avec la certitude des autres tout simplement parce que certains anticipaient que l'après-guerre, dernier réduit de l'espoir, rétablirait l'équilibre des situations.

Je dois donc à *l'Analyse sociale des communautés rurales* mon premier contact avec Jean-Charles Falardeau. Son étude m'apportait des points de repère ainsi qu'une méthode d'observation qui m'aidèrent à faire la lecture de la réalité humaine et sociale au sein de laquelle je vivais. Du même coup, je me suis



rappelé l'essai de Carl C. Taylor « La contribution de la sociologie à l'agriculture »<sup>1</sup> dont la lecture m'avait sensibilisé au phénomène du changement social et à l'apport de la sociologie à la compréhension des situations qui en résultaient. Ainsi, par l'exercice de mes fonctions, il me permettait de mieux constater la rencontre de deux mondes : le rural et l'industriel, et de comprendre les situations et les problèmes que suscitait la rencontre de mentalités régionalistes.

En 1947, je suis recruté par la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. À l'occasion d'une séance de travail sur les problèmes de méthodologie que posait le traitement des réponses obtenues dans le cadre d'un premier inventaire des organismes d'éducation populaire au Canada français, j'y rencontre Jean-Charles Falardeau. La réunion terminée, j'entame la conversation avec lui et je me réfère à son étude : *Analyse sociale des communautés rurales*, lui précisant que j'y avais trouvé des perspectives utiles à l'accomplissement de mon travail. Réjoui de rencontrer un lecteur « venu de loin », il s'empresse de me rappeler les deux objectifs de son étude. En premier lieu, d'appeler l'attention sur le fait que la paroisse rurale canadienne constituait un cadre approprié de recherches sociales. En second lieu, par la bibliographie en annexe à l'étude, de rendre une documentation méthodologique choisie accessible à tout étudiant de la réalité sociale.

De prime abord, Jean-Charles m'est apparu comme une « personne immuablement concentrée ». Mais le dialogue devait dissiper rapidement cette impression. On découvrait progressivement la personne sensible et exigeante, franche et loyale, idéaliste sans aucun doute mais aussi réaliste. Il croyait lucidement à la sociologie comme à une discipline intellectuelle génératrice de méthodologies de l'action dans notre société. Conscient qu'il était de la jeunesse de la discipline, de sa nouveauté dans notre société, il savait que sa maturité et sa crédibilité seraient fonction de la consolidation de ses fondements théoriques et de l'affermissement de sa méthode.

Ces préoccupations fondamentales avaient d'autant plus d'importance pour Falardeau qu'il lui fallait établir la spécificité de la sociologie par rapport à celle d'autres disciplines comme l'économique, la science politique ultérieurement, ainsi que son rôle dans des champs d'études comme celui des relations industrielles et celui du service social. En cela, Jean-Charles voulait être fidèle à l'esprit du programme d'études en sciences sociales qu'avait conçu le Père Lévesque. Les étudiants qui s'y inscrivaient recevaient une formation multidisciplinaire commune d'une durée de deux ans avant de se spécialiser soit en sociologie, soit en économique, soit en relations industrielles et, à partir de 1952, en science politique.

---

1. *Farmers in a Changing World*, Recueil d'études (*Annual Year Book*), Ministère de l'agriculture, U.S.A., Washington (D.C.), pp. 1042-1055.

Il s'agissait d'un programme-cadre comprenant deux volets : une formation de base et une formation spécialisée d'abord d'une durée d'un an puis de deux ans, dès 1948. Cette structure des programmes d'études, implicitement souple bien qu'instable sous la poussée des départements, permettait à la faculté de remanier, le cas échéant, l'espace-temps que l'étudiant devait consacrer à sa formation spécialisée en conséquence du développement des programmes départementaux, d'une part, et, d'autre part, de l'impatience des étudiants d'aborder au plus tôt l'étude de la discipline qu'ils avaient choisie au terme de leurs études classiques : économique, sociologie, science politique ou relations industrielles.

Dans ce contexte dynamique, Jean-Charles n'a cessé d'assumer sereinement ses responsabilités envers la Faculté des sciences sociales et envers les étudiants. En témoignent son assiduité à sa fonction professorale, sa détermination à la direction d'un département de sociologie en constante évolution. Bien plus, sa constante adhésion aux principes ainsi qu'aux hypothèses fondamentales, inspirant l'organisation de l'enseignement et de la recherche dans les disciplines des sciences sociales le rendait réceptif aux idées novatrices, signe qu'il était un homme libre. Il connaissait si bien la dynamique de l'institution et des disciplines qu'elle regroupait, qu'il avait l'intuition juste des effets qu'aurait telle ou telle réforme sur la formation des étudiants. À ses yeux, l'entreprise était sérieuse et ne pouvait souffrir d'accommodements complaisants. D'où sa vigilance et sa franchise : vigilance au moment de l'examen du contenu des projets de modifications ; franchise au moment de les discuter devant les instances compétentes du département et de la faculté. Il soutenait librement son point de vue avec conviction et courtoisie tout en étant perméable aux idées d'autrui. D'où sa remarquable aptitude à composer avec ses collègues et sa volonté de continuer à préparer l'avenir. Il le fallait, puisque les inscriptions à la Faculté des sciences sociales étaient peu nombreuses ; cependant les Sciences sociales devaient se manifester au printemps de l'année 1952.

Je me réfère, ici, au symposium, entreprise audacieuse à l'époque, présomptueuse selon certains, sur les répercussions sociales de l'industrialisation dans la province de Québec, tenu dans le cadre des manifestations qui soulignèrent le centenaire de la fondation de l'Université Laval, symposium dont il fut le maître d'œuvre. Il avait mobilisé, à cette occasion, les meilleurs spécialistes du Canada et de toutes les tendances, ainsi qu'en témoigne l'ouvrage qu'il en a tiré sous le titre d'*Essais sur le Québec contemporain*. Cet événement et cet ouvrage ont stimulé la mise en route de nouvelles recherches systématiques sur notre milieu et dont les résultats justifiaient la création, en 1960, de la revue *Recherches sociographiques* publiée depuis sous les auspices du Département de sociologie. *Recherches sociographiques*, par ses colloques successifs (de 1962 à 1968) donnait la parole aux spécialistes des disciplines des sciences sociales et surtout encourageait le développement de la recherche sur le Canada français.

Vers la fin des années cinquante, après avoir consacré ses énergies et son talent à développer le Département de sociologie tant au plan de l'organisation de l'enseignement qu'à celui de la recherche, Jean-Charles jugea qu'après quinze ans le temps était venu d'en confier l'orientation à la nouvelle génération de sociologues dont la plupart avaient été ses étudiants. Avec une discrétion et un détachement exemplaires, il collabore au développement du Département de sociologie ; il y continue son enseignement et il s'engage dans ses recherches. Malgré ses tâches, il accepte d'assumer la direction d'une année de propédeutique d'abord d'une durée de deux semestres, puis réduite à un semestre pour être supprimée par la suite. Il s'agissait d'un programme multidisciplinaire commun à tous les nouveaux étudiants inscrits à la faculté.

Vu son expérience de la vie de la faculté, sa connaissance des facteurs décisifs dans l'évolution de ses programmes d'études et compte tenu du statut qu'avaient conquis les sciences sociales, il était sensible aux attentes des étudiants mais non moins exigeant quant aux conditions de la qualité de la formation scientifique que ceux-ci devaient acquérir. Il savait recevoir la critique et y répondre. Observateur lucide, interprète avisé de l'émergence de nouveaux comportements chez les nouvelles générations d'étudiants, Jean-Charles, s'il tenait jusqu'à la limite du possible, ne s'opposait pas à l'évidence de changements désirables. Sa loyauté indéfectible envers la faculté et l'université, ses collègues et ses amis commandait cette attitude chez lui.

Il aurait pu assumer avec distinction la fonction de doyen de la Faculté des sciences sociales. Les circonstances m'ont favorisé mais, dès le lendemain de ma nomination à cette fonction, Jean-Charles m'assurait de son amitié et de sa loyale disponibilité. Sa démarche est beaucoup plus un renouvellement de son engagement en vue du progrès de la faculté qu'une démarche de courtoisie. Je lui rends, en cette occasion, le témoignage de la fidélité de son engagement et de son amitié. J'ai trouvé en lui un conseiller prudent ainsi que j'ai admiré son inlassable dévouement envers les étudiants et la faculté. Assidu au Conseil de la faculté — il en était la mémoire<sup>2</sup> — même dégagé de toute responsabilité administrative, il y participait en homme libre, sachant prendre ses distances devant l'immédiateté des situations et en analyser les tendances afin d'en dégager la portée. Ainsi il partageait sa riche expérience et sa sagesse avec ses collègues.

Désormais Jean-Charles se consacre à son enseignement ainsi qu'à ses recherches dans le champ de la littérature, des idées, des croyances. Étant professeur invité à l'Université de Caen au cours de l'année universitaire 1968-1969, il s'est mérité une réputation enviable auprès de ses étudiants, par la qualité de son enseignement et de ses travaux.

---

2. Jean-Charles FALARDEAU, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, XV, 2-3, 1974 : 135-165.

Lorsque les accords franco-qubécois ont inauguré le programme d'échange de chaires de professeurs, rien de surprenant à ce que le nom de Jean-Charles Falardeau vint spontanément à l'esprit lorsqu'il s'est agi de proposer des noms de titulaires aptes à remplir ces postes. Il a connu les mêmes succès qu'à Caen auprès d'autres universités françaises, dont celle de Paris-Nord, les échos m'en étant parvenus à l'occasion de mes nombreux séjours à Paris au cours de cette période. Il m'a été donné, en effet, d'entendre des témoignages élogieux à son sujet, de la part d'intellectuels et de professeurs qui le rencontraient : la qualité de son discours, la haute maîtrise des sujets dont il traitait, sans oublier son empressement ponctuel auprès de ses étudiants et le respect qu'il leur portait. Ces témoignages convergent avec ceux que j'ai recueillis partout au Canada où il a enseigné.

Jean-Charles aura été fidèle au projet qui l'a conduit à la Faculté des sciences sociales. Toujours attentif aux personnes qui l'entourent et aux événements qui se produisent, il semble évident que son étude *Analyse sociale des communautés rurales* annonçait l'exécution d'un plus ample projet. L'ampleur de son étude de l'œuvre historique de Guy Frégault, lors de son installation comme membre de l'Académie canadienne-française, le 25 octobre 1980, en était l'éclatante manifestation. Pour autant, il demeure pour nous tous un témoin de l'intellectuel courageux et fécond, du collègue généreux et disponible. Il a droit à notre hommage parce qu'il nous a appris qu'une carrière n'est jamais gratuite. On la construit. Merci Jean-Charles !

Georges-Henri LÉVESQUE, o.p.

« Vivre, c'est surmonter. Les clairs matins ne sont clairs qu'au prix d'un saut méritoire de l'intérieur des frontières. »

Jean-Charles FALARDEAU

Il y a eu Léon Gérin. Il y a Jean-Charles Falardeau. Dans l'histoire canadienne-française de la sociologie, voilà les deux premiers noms à retenir. Si l'un a ouvert la voie, l'autre en a posé les balises. Gérin fut le premier à en écrire. Falardeau le premier à l'enseigner.

Hautement inspirés furent donc ceux qui ont projeté d'offrir ces « mélanges » à Jean-Charles Falardeau. Ils m'ont aimablement invité à y déposer mon témoignage personnel. C'est avec joyeux empressement, vive gratitude et légitime fierté que j'ai accepté. Jean-Charles n'a-t-il pas été, à l'Université Laval, un de mes plus brillants étudiants et, ensuite, un si précieux collaborateur

dans le développement de notre Faculté des sciences sociales ? Enfin, notre grande amitié n'a-t-elle pas déjà quarante-cinq ans ?

Pour toutes ces raisons, j'aimerais que ce témoignage soit vraiment personnel. Unique même, si possible, parmi les autres, grâce à tant de souvenirs intensément vécus avec lui et, surtout, à cette imposante correspondance si merveilleusement évocatrice, qui ferait les délices des chercheurs et des lettrés. Évidemment, je parle de ses lettres. Les miennes, beaucoup plus rares, me méritaient déjà une réputation de mauvais correspondant ! De plus, leur qualité pâlit vraiment devant la grâce épistolaire des siennes.

Quelles lettres ! Non seulement en disent-elles beaucoup sur sa carrière de sociologue, mais elles révèlent aussi la valeur de ses dons littéraires, la finesse de ses goûts artistiques, l'ampleur de sa culture et la profondeur de son humanisme. Pourquoi donc Jean-Charles prononce-t-il toujours avec ravissement le mot kaléidoscope ?...

On dirait que plus il a cherché à devenir bon sociologue, plus il s'est montré friand de tout ce qui est humain, beau et vrai. N'est-ce pas, d'ailleurs, la marque suprême d'un vrai sociologue ? Qu'on lui parle de philosophie, de peinture, de sculpture, de musique, de poésie, de romans... ou de sociologie, Jean-Charles est toujours à l'aise et heureux. Nous sommes plusieurs à penser qu'une carrière d'écrivain lui eût autant réussi que celle de sociologue.

Celle-ci a d'abord commencé, comme il convient, dans... la recherche ! Il a d'abord tâté, sans trop d'enthousiasme d'ailleurs, de la philosophie et du droit. Mais dès que fut annoncée, en 1938, la fondation d'une École de sciences sociales à Laval — qui deviendra Faculté en 1943 — comme poussé « par un instinct mystérieux et profond », il y jeta irrésistiblement son dévolu, malgré le scepticisme d'un père qui préférerait pour lui une brillante carrière d'avocat.

Jean-Charles me demande de plaider sa cause auprès du « paternel » qui, davantage soucieux de reconnaître la liberté de son fils, se laisse convaincre facilement. Quelque temps auparavant, il m'avait écrit :

« Je désire très fortement m'inscrire à l'École des sciences sociales dès septembre... Dieu le veuille ! Je pourrais ainsi me consacrer à des études *plus humaines* que le seul Droit formaliste et littéral, faire une vie plus immédiatement féconde en me préparant richement pour un avenir inconnu... »

Sa lettre finit ainsi en points de suspension !

Avenir inconnu ! Qui aurait pu le prédire alors ? Étrange phénomène que cette profonde certitude de se préparer pour quelque chose de bon et de grand... mais d'inconnu. Telle fut la situation, souvent angoissante, de mes premiers étudiants. Les « professions » de sociologue, d'économiste, de politicologue, etc. n'existaient alors tout simplement pas.

Inconnu, mais sûr ! Tous avaient la foi. La foi courageuse des pionniers. Moi aussi, comme toute notre équipe professorale. Jean-Charles l'avait tellement, lui, qu'un an plus tard il m'adressait ses vœux « pour la réalisation de *nos* plus beaux projets ». Il est vrai que je lui avais déjà confié que nous avions les yeux sur lui pour un futur poste de professeur à l'École.

Restait à choisir sa spécialisation. Lui-même manifeste de plus en plus de goût et d'aptitudes pour la sociologie. Il en dévore les traités disponibles, tout en suivant avidement les cours du professeur Thomas Delos, sociologue français, qui encourage fortement une orientation si spontanée. Une décision est facilement prise. Sa maîtrise en sciences sociales obtenue à Laval, Jean-Charles ira donc, grâce à une bourse de la Société royale, poursuivre à l'Université de Chicago des études plus poussées en sociologie, sous la direction hautement compétente du professeur Everett C. Hughes.

Durant cette période, sa correspondance prend une ampleur exceptionnelle. Tour à tour, elle explose ou fleurit. De plus en plus exigeante scientifiquement, elle scrute les données acquises et suppute les nouveaux investissements. Elle analyse ou prophétise. On y sent toujours, cependant, l'euphorie intellectuelle et la franche amitié, même s'il lui arrive parfois de gémir avec humour sur la mesquinerie générale des bourses... et sur mon incorrigible lenteur à répondre à des questions pressantes !

Elle est surtout centrée sur l'École, maintenant devenue son passé d'étudiant et où il a laissé de nombreux amis et un peu de son âme. Nostalgiquement, il m'écrit :

« J'ai hâte d'avoir des nouvelles de l'École. *L'École*, devinez-vous de quelle réchauffante bénédiction non seulement le nom, mais la *chose* me poursuivent... Je m'en sens éloigné et très près, près de ceux qui la composaient et y demeurent encore ; et d'autant plus près de son enseignement et de ce qu'elle signifie que je dois, presque à chaque moment du jour, y faire appel comme à une boussole et un phare dans cette cosmopolis-de-tous-les-vents-intellectuels. »

Cette École, il le sait, est désormais son avenir, un avenir de moins en moins « inconnu » puisque, comme futur professeur, il se sent déjà, lui aussi, responsable de son développement, de son futur à elle. Tout enchanté de son orientation, il m'envoie des lettres qu'il me prie « de lire en plein soleil et en récitant le Magnificat qui les inspire ».

Ses premières impressions de Chicago :

« Il y a des noms qui à distance signifient des choses grandes, miroitantes ou stupéfiantes et qui, lorsqu'on les approche pour les toucher, représentent des objets ou des lieux d'un air doux, presque familial, simple et comme connu depuis longtemps.

« Ainsi Chicago qui, au moment du départ, est un terme d'allure effarante et prodigieuse et qui pour nous, Guita et moi, depuis trois semaines, signifie seulement un logement paisible : trois pièces simples et ornées à notre goût, sur une rue aussi calme que la rue Aberdeen, dans un quartier où sont étouffés tous bruits et toutes clameurs sous les arbres, et où il nous faut faire un effort pour nous penser aux États-Unis.

« À deux minutes de marche, il y a le parc somptueux de l'Université... Nous sommes les deux enfants les plus heureux du monde. J'ai recommencé à "aller à l'école" dans de grands palais cosmopolites. »

Il est ravi de trouver là-bas :

« un démarrage plus précis dans une voie où je compte poursuivre mon travail futur, heureux d'avoir la possibilité de demeurer étudiant, c'est-à-dire celui qui cherche et qui écoute en essayant d'intégrer ces nourritures nouvelles dans une synthèse ordonnée dont vous nous avez, depuis trois ans, précisé les thèmes lumineux et la structure. »

Sous l'égide du professeur Hughes qu'il révère non seulement comme un des grands de la sociologie, mais aussi « comme un homme lucide et nuancé, un aristocrate de la pensée... et d'un jugement si vif ! », il organise minutieusement son programme d'études en fonction d'un enseignement qui devra d'abord porter sur la méthodologie des sciences sociales et ensuite sur la sociologie elle-même.

Programme qu'il respecte scrupuleusement en suivant les leçons méthodologiques de Hughes lui-même. Puis celles de Redfield, de Warner et du « vieux Burgess, ce vétéran émérite, ce célibataire imperceptiblement cynique qui donne aussi des cours sur les *Formes pathologiques de la société familiale* à travers les siècles ».

De loin, il se préoccupe déjà du développement de l'École. Surtout de sa bibliothèque :

« Je vous envoie deux listes. La plus considérable contient une énumération de certains livres que l'École devrait acquérir au cours des vacances, de façon à ce que mes étudiants les trouvent sur nos rayons au début des cours de septembre... J'ai confectionné cette liste avec grand soin après avoir pris conseil, me servant aussi de mon expérience personnelle.

« J'ai tâché de *choisir* les œuvres les plus importantes en quelques domaines connexes aux problèmes et aux méthodes de recherches sociales... Je considère qu'une des meilleures façons de faire saisir aux étudiants à la fois l'application et la nécessité des méthodes de recherches est de suggérer la lecture de travaux monographiques déjà accomplis par des experts en la matière. »

Évidemment, il n'oublie pas ceux de Gérin. Après tant d'années, n'est-il pas intéressant de rappeler une proposition que Jean-Charles m'exprimait dans la même lettre :

« Si votre intention se réalise d'organiser à l'automne notre Département de recherches, nous pourrions l'inaugurer *solemnellement* en invitant monsieur Gérin, à titre de "parrain d'honneur" ou que sais-je... Tout au moins à titre de sociologue ; car s'il en est *un* qui mérite ce titre dans la province, c'est bien lui. »

Ainsi tout bourré de science et de projets, prêt à monter dans la chaire qui l'attend, il revient à Laval en juin 1943. Hélas ! un grave problème se pose pour moi... et peut-être davantage pour lui et ses trois confrères pris dans la même situation : les Maurice Lamontagne et Tremblay de retour de Harvard et Roger Marier de Washington (Catholic University).

Des subventions gouvernementales étaient nécessaires pour assurer leurs honoraires de professeur. Durant les six mois précédents, j'avais humblement multiplié démarches sur démarches, mais sans succès. L'honorable Secrétaire provincial, paraît-il, avait peur des « socialistes ». Mes quatre chevaliers — qui pouvaient facilement trouver d'autres arènes — acceptent de patienter jusqu'au 1<sup>er</sup> août. Nouvelles supplications personnelles sur la Colline. Survient la date fatidique, encore rien ! La mort dans l'âme, j'offre aux « quatre » leur *libération*. Ces valeureux refusent et décident de continuer à espérer désespérément avec moi jusqu'à l'ouverture des cours prévue pour le début de septembre.

Dans un ultime effort pour ne pas perdre des collaborateurs si bien préparés, les premiers issus de la Maison, je fonce chez le maire de Québec, l'honorable Wilfrid Hamel, qui était aussi ministre du Travail dans le cabinet Godbout et qui nous avait déjà manifesté beaucoup d'estime. Réalisant bien le tragique de notre situation ainsi que l'importance de son geste, il monte chez le Premier Ministre. Il exige la subvention. Sinon il démissionnera !

L'ultimatum porte fruit. Le 8 septembre nous arrive la bonne nouvelle : une subvention de 15 000 \$ ! Dix mille dollars pour les quatre salaires et cinq mille pour l'établissement du Département de recherches. Si parfois les grandes choses ont ainsi de petits commencements, cherchons-y les grandes âmes ! Qu'hommage soit donc rendu à nos quatre braves pionniers et à notre très honorable sauveteur !

Ainsi assuré d'un plantureux salaire de 2 500 \$, le jeune professeur Falardeau entreprend une féconde et prestigieuse carrière qui compte déjà trente-huit années. Il y investit généreusement, avec son indéfectible loyauté et son inlassable dévouement, toutes les ressources de sa compétence professionnelle et de ses riches talents.

Tout en se consacrant ardemment, dès le début, à ses cours de méthodologie, il devient de plus en plus la cheville ouvrière du Centre de recherches. Bientôt il est chargé du cours principal de sociologie. Concurrément à toutes ces tâches, il reste pour moi un vrai bras droit dans l'organisation définitive de notre Département de sociologie. Si j'en fournis d'office l'inspiration, c'est sur lui que je compte, en fait, pour en aménager les programmes et les structures... que viennent ensuite enrichir, de leurs personnalités scientifiques variées, d'autres « produits » de la Faculté, comme les Gérald Fortin, Guy Rocher, Fernand Dumont, Yves Martin, M.-Adélarde Tremblay, Léon Dion, Marc Lessard, J.-P. Montminy. Le Département de sociologie, c'est d'abord Jean-Charles Falardeau ! Qu'il soit sincèrement remercié de m'avoir si bien aidé à réaliser l'un de mes rêves les plus chers.

Peut-être quelques-uns sentiront-ils trop de chaleur dans la présentation de ce témoignage. J'ai pourtant annoncé qu'il serait très *personnel*, vu le cas spécial de cet ancien étudiant, de ce précieux collaborateur et de cet ami de toujours.



De ce frère même, ajouterai-je, si lui-même veut bien me permettre une indiscretion. Il s'est toujours montré particulièrement attaché à notre Ordre par un lien spirituel qui l'a souvent ramené chez nous pour fraterniser, méditer et prier.

Au fond, c'est peut-être cette mystérieuse et discrète spiritualité qui a rendu ce sociologue si *vivant*.

## POSTLUDE

*(Ad usum Joannis Caroli amicorum)*

Pour nous reposer de la lecture sérieuse de ces « mélanges », accordons-nous une égayante pause en compagnie d'un heureux couple vacancier de 1945 : les Falardeau. Livrons-nous à la magie épistolaire, toute naturelle, du Jean-Charles écrivain, humoriste et poète :

« Bien cher père et ami,

« Vous voudrez bien excuser la tenue typographique, n'est-ce pas? S'il y avait la "scripto-vision", j'aurais sans doute à faire excuser aussi ma présente tenue vestimentaire, étant donné qu'Adam, à ses moments les plus innocents et les plus bibliques, n'eut jamais costume plus arachnéen que le mien présentement. Ceci aussi, à mon sens, fait partie d'une "complète" évasion de toutes les contraintes urbaines et sociales.

« Vous ai-je dit que ma vacance se passe sur une île, c'est-à-dire sur une épine dorsale rocheuse, bombée, en plein fleuve et toute corsetée de pierres polies comme des sonnets parnassiens, à environ un mille et demi de la rive de Kamouraska?

« Nous eûmes des journées entières d'ardoise, de bruine et de brume. Le reste du temps, le soleil a des revanches cuisantes. Je n'ai pas manqué un seul bain à l'eau salée. Me voici maintenant bronzé comme le Louis Hébert de l'Hôtel-de-Ville de Québec et comme, par ailleurs, je ne me suis pas rasé depuis seize jours, mon entourage me prête aussi une vague ressemblance avec le Négus.

« Il y a longtemps que je n'avais pris un si long et si complet repos. Avec ça que les yeux en ont aussi plus que leur quota de saturation, avec ces chapelets perpétuels de canards sauvages autour de nos battures, le dos blanc des marsouins qui font des chiures de chaux dans le bleu interminable et tout cet horizon somptueusement fermé par le grand feston horizontal des Laurentides.

« Je lis à me saouler (le peu de gin et de scotch apporté s'étant desséché avec la rapidité d'une marée...), assis en point d'interrogation ou en équerre sur les escaliers de roches. J'ai de tout : Balzac, Romains, le *Blackboy* de Wright, *Of Things to Come* et surtout la magnifique suite U.S.A. de John Dos Passos. J'en oublie les heures, les dates, les semaines. Vive le poisson et la dialectique maritime! Je vous souhaite, le plus tôt possible, autant de vent tonifiant et d'images dilatantes que j'en déguste ici.

« Au plaisir de vous revoir bientôt dans notre "nouvelle" et laborieuse Faculté!

« Le 17 juillet 1945

Jean-Charles »

Cyrias OUELLET

Pour ceux qui n'étaient pas là il y a quarante ans, je me permets de rappeler les circonstances dans lesquelles Jean-Charles est entré dans la carrière.

Depuis peu, à Québec, on avait cessé de parler de l'Athènes de l'Amérique du Nord. À cette période de gloire incontestée avait succédé un temps de malaises où notre vocation supérieure, si admirablement proclamée en 1902, menaçait d'entraver la marche de la civilisation industrielle. Mais un redressement s'annonçait.

À la veille de la dernière guerre mondiale, l'Université Laval plaça l'avenir devant quelques faits accomplis, de façon à pouvoir, au temps des restrictions, achever au moins ce qui serait déjà entrepris. D'une part, il y eut transformation de l'École de chimie en Faculté des sciences avec addition et mise en chantier d'une École des mines. D'autre part, pour affermir la propagation vacillante des notions de bien commun et en renouveler les sources, on procéda à l'établissement d'un enseignement de niveau résolument universitaire dans le cadre d'une Faculté des sciences sociales dont le Père Georges-Henri Lévesque fut l'inspirateur et le doyen-fondateur.

Quelques années plus tard, on vit revenir de diverses universités étrangères, à la suite d'études supérieures, une cohorte de jeunes professeurs curieux et intellectuellement impavides. L'un de ceux-là s'appelait Jean-Charles Falardeau. Dès 1944 parut un document-choc que je me procurai presque clandestinement et que je conserve encore : *Le logement à Québec*, par G. Poulin, o.f.m., R. Marier et J.-C. Falardeau, avec la collaboration des étudiantes en service social de la faculté.

C'est vers ce temps-là que je fis la connaissance de Jean-Charles Falardeau. Sociologue, Jean-Charles était on ne peut plus sociable, même envers ceux qui, comme c'est mon cas, le sont moins. Lui et sa charmante épouse Guita, adorables amphitryons, nous ont entraînés ma femme et moi dans leur laboratoire social, où l'on m'avait l'air de traiter avec l'irrespect qui convient à des opérations analytiques, des légendes réputées maléfiques. Et je me prenais à me demander quelles diaboliques correspondances pouvaient bien exister entre les cerveaux des sociologues et ceux des chimistes. Attiré d'abord par quelques propos brillants et par un accueil d'autant plus chaleureux que les invitations se faisaient plus invitantes, j'ai dû finir par perdre un peu de mon caractère en trempant dans cette ambiance.

Dans cette atmosphère d'amitié stimulante, nous avons fait la connaissance de diverses personnes qui ne se trouvent pas habituellement sur le chemin des physico-chimistes : écrivains, peintres, universitaires d'obédiences diverses, quelques membres de la fraction pensante de mouvements politiques en train de

constituer une nouvelle classe dirigeante (vocabulaire déjà archaïque), visiteurs de pays étrangers et un quarteron d'habitues à l'esprit réceptif au nombre desquels on me rangeait peut-être.

Au milieu de tout ce beau monde, notre hôte était très présent. L'œil vif, l'air à la fois déterminé et inquiet, la parole incisive avec quelques pointes d'humour ou de fantaisie sur un fond de sérieux inébranlable, ce civilisé et demi était toujours correct dans sa tenue comme dans sa syntaxe et on peut penser que Valéry se fût plu à entendre

En français infiniment pur  
 .....  
 Cette voix ridant l'air à peine  
 Cette puissance chuchotée  
 .....  
 Ce sourire congédiant l'univers...

Mais n'oublions pas que notre homme possédait aussi cette autre vertu bien française: l'art de ne pas dépasser la perfection, c'est-à-dire: la mesure.

Rayonnant autant de pensées qu'il en absorbait (dirait un physicien), ce catalyseur de conversations (dirait un chimiste) facilitait les échanges et les transformations d'idées sans avoir l'air de s'en mêler. À certains moments, le trafic d'information atteignait une intensité telle qu'on eût cru percevoir comme une toute petite bulle de noosphère dont Teilhard eût été ravi.

J'essayais parfois d'imaginer un parallélisme entre nos deux disciplines. Pour ma part je ne puis m'écarter de ce qu'écrivait Henri Poincaré au début de *La science et l'hypothèse*: « Ce que la science peut atteindre, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, ce sont seulement les rapports entre les choses ». Mais il y a aussi l'histoire naturelle. Les naturalistes semblent aimer les choses aussi pour elles-mêmes. Il y a de si belles collections de papillons! Tel amoureux des plantes, qui n'en finit pas de les admirer, de les humer et..., parce qu'il le faut, de les classer, peut demeurer insensible au mystérieux mécanisme de la photosynthèse... et vice-versa. J'ai vécu un an dans un laboratoire où l'on avait décrété que toutes les plantes vertes sont égales, ont la même « dignité végétale » devant le physico-chimiste. Et ça marchait admirablement... pour ce que nous voulions savoir.

Il ne faut pas pousser trop loin ces considérations, qui peuvent devenir oiseuses, mais dans toute recherche il y a une part de pensée abstraite qui tend vers l'universel et une part d'attachement aux êtres en particulier. On entrevoit assez bien cette répartition en considérant les titres de quelques-uns des travaux de Jean-Charles, comme autant d'interrogations. En voici quelques-uns: « Allocations familiales », « Zones sociales de la ville de Québec », « Stratification et mobilité sociales au Canada français », « L'essor des sciences sociales au Canada français », puis « Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin », « Étienne

Parent », « Paroisses de France et de Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle » et encore « Personne humaine et société », « Imaginaire social et littérature », « Notre société et son roman », « Problématique d'une sociologie du roman » et pourquoi pas aussi « L'évolution du héros dans le roman québécois » ?

Admirons la richesse et l'envergure de cette œuvre — et le discernement dont le Père Lévesque a fait preuve il y a quarante ans.

Simone PARÉ

J'ai eu le privilège de compter parmi les premiers étudiants qui suivirent les cours de Jean-Charles Falardeau. C'est donc pour moi une grande joie que de lui rendre aujourd'hui hommage. Je rappellerai ici quelques anecdotes rattachées à mes plus anciens souvenirs sur sa contribution au développement de l'École de service social de l'Université Laval.

Le 20 septembre 1943, à neuf heures du matin, une douzaine de dames et de demoiselles et un seul sujet masculin (Émilien Fortier, aujourd'hui disparu) s'engouffrent dans la petite rue de l'Université pour y assister au premier cours dispensé dans les murs de la toute nouvelle École de service social. Celle-ci a été ouverte à Québec grâce à l'initiative et à la vision du Père Georges-Henri Lévesque, doyen de la Faculté des sciences sociales, et à l'activité du Père Gonzalve Poulin, directeur-fondateur de l'École. Grande émotion parmi les futures travailleuses sociales ! Ce premier cours sera un cours de recherche. Quelques-unes se demandent bien, avec une naïveté peut-être compréhensible, quel sera l'objet de cette recherche à laquelle les autorités semblent tenir si fort. Que peut-on bien chercher avec tant d'ardeur et de rigueur ? Les néophytes ne s'interrogent pas longtemps. À la tribune siègent Jean-Charles Falardeau et un invité qui se révèle être Everett C. Hugues, de l'Université de Chicago, l'auteur de *French Canada in Transition* que Jean-Charles Falardeau devait traduire sous le titre de *Rencontre de deux mondes*. Grâce à la conviction et à la verve des deux professeurs, ce premier cours éveille l'intérêt de l'auditoire et lui fait bien augurer de l'avenir.

Quelque quinze mois plus tard, je suis plongée dans la rédaction de ma première thèse. Je dois établir une parallèle entre la matière toute nouvelle qu'est pour moi le service social des groupes et la méthode qui m'est familière du guidisme catholique. Jean-Charles Falardeau a accepté d'orienter ce travail. Je rédige deux parties qui, en bonnes lignes parallèles, se suivent mais ne se rejoignent pas. Le verdict de mon directeur, c'est qu'il faut produire une très forte troisième partie où la comparaison indispensable prendra place. Je réussis la manœuvre avec le support de mon patient tuteur et je me trouve en route vers une carrière qui se poursuivra jusque dans les années quatre-vingts.

Au printemps 1946, je suis inscrite en sociologie et j'assiste à un autre cours de Jean-Charles Falardeau. La prise de notes va bon train car le professeur est érudit et disert. Je ne puis retenir une exclamation déçue lorsque, événement sans précédent, la porte s'ouvre devant la secrétaire de la faculté qui me demande de me rendre dare-dare à l'archevêché voisin. Il ne faut rien de moins que la convocation d'un évêque pour m'arracher à la sociologie et me faire passer à un projet d'accompagnement d'étudiants en route pour la cueillette de fruits en Ontario! Mais ce projet ne se matérialise pas et je reste fidèle à la sociologie qui elle-même me sert fidèlement tout au long de mon périple universitaire.

Preuve de cette fidélité: un article où je tente de rapprocher concepts de sociologie et de psychologie sociale et principes et techniques de service social. Comme je sais que ses appréciations sont aussi exigeantes que justes, Jean-Charles Falardeau me fait grand plaisir en me disant sa satisfaction à la lecture de cet article, aussi bien qu'à la publication de la première version de mon manuel sur le service social des groupes.

Ces anecdotes, qui me concernent trop, peuvent sembler pleines d'outrecuidance. On m'excusera si on se souvient que j'ai voulu relater de quelle façon la science, l'amabilité et la serviabilité de Jean-Charles Falardeau m'ont accompagnée pendant nombre d'années et souligner son apport à l'enseignement et au progrès de l'École de service social de Laval. N'a-t-il pas, d'autre part, dirigé simultanément les recherches en groupes des étudiants de la Faculté et de l'École au bénéfice d'une connaissance accrue du milieu social québécois?

Je laisse maintenant à d'autres plumes, plus compétentes et plus autorisées que la mienne, le soin de poursuivre l'éloge de Jean-Charles Falardeau sociologue. Mais je tiens à dire qu'il est aussi à mes yeux le gentilhomme par excellence et le maître de la langue française dont le parler et l'expression écrite rappellent constamment à ses auditoires qu'un jour, « enfin, Malherbe vint ». Raymonde Denis, travailleuse sociale française, m'exprimait en 1960 son admiration pour la qualité et la richesse du vocabulaire de Jean-Charles Falardeau, vocabulaire dont elle affirmait ne pas avoir entendu le pareil dans la bouche de professeurs d'universités de France.

De son côté, le parler populaire québécois a subi et subit encore des transformations souvent regrettables. Il semble trop fréquemment et trop facilement heureux de se soumettre aux américanismes, aux néologismes plus ou moins vicieux, voire aux gallicismes bâtards. Au-dessus de ces déviations resteront en bonne place le verbe châtié et les écrits sans faille de Jean-Charles Falardeau qui contribueront à remémorer aux membres de la francophonie que le Québec « se souvient » avec au moins autant d'authenticité, de persévérance et de succès que les autres anciens ressortissants de la toujours « douce France ».

Guy ROCHER

Quand j'entrai à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval comme étudiant en 1947, Jean-Charles Falardeau était allé enseigner en France. Si je me souviens bien, il y passait le trimestre d'automne. Il nous revint en cours d'année, auréolé à nos yeux du prestige du Québécois qui venait d'enseigner la sociologie dans une université française. C'était, pour lui, le premier de ce qui devait être par la suite une longue série de séjours en France : Paris, Bordeaux, Caen.

Un des premiers gestes qu'il posa en rentrant fut de nous mettre au travail, les deux pieds dans la réalité du quartier Saint-Sauveur dont il faisait alors une étude monographique. C'était mon premier contact avec la sociologie empirique, la recherche sur le terrain, l'observation directe. Je me souviens que je fis plusieurs longues promenades dans le quartier Saint-Sauveur, notant mes observations sur l'architecture des maisons, l'organisation des rues, les conversations entendues dans les petits magasins, les personnes rencontrées, leurs vêtements, leurs allures extérieures. Je fis aussi à cette occasion mes premières entrevues, armé d'une grille que je trouvais bien fragile mais qui s'avérait efficace.

Je ne crois pas qu'à ce moment-là mes confrères et moi avons apprécié à sa juste valeur l'expérience de recherche que Jean-Charles Falardeau nous faisait vivre. Nous étions sceptiques et même critiques à l'endroit de cette étude, croyant que la sociologie se trouvait beaucoup mieux dans les livres que dans l'observation empirique, dans les statistiques que dans les monographies.

Peu de temps après, j'eus l'occasion de bénéficier personnellement d'une qualité dont Jean-Charles Falardeau devait faire preuve pendant toute sa carrière universitaire : son aptitude à aider efficacement des étudiants désireux d'obtenir une bourse d'étude, ou des collègues d'obtenir une subvention de recherche. Jean-Charles Falardeau connaissait toutes les sources de financement, il savait aider les étudiants à préparer leur demande, il était toujours prêt à les appuyer de son prestige et de son autorité, lorsqu'il croyait leur projet valable. Il avait d'expérience que les Québécois n'étaient pas encore conscients des ressources financières à leur disposition pour poursuivre des études supérieures et il se faisait un devoir et une vocation de corriger cette situation. Il en allait de même pour les collègues qui présentaient des demandes de subvention pour des projets de recherche. Le nombre de lettres de recommandation écrites par Jean-Charles Falardeau doit dépasser tout ce qu'on peut imaginer. Et comme il prenait pour chacune un soin qui lui a valu en la matière une grande renommée, je suis persuadé qu'on pourrait les publier et en faire une anthologie littéraire de lettres de recommandation !

Toujours attentif à la forme autant qu'au fond, soigneux jusqu'au scrupule, corrigeant jusqu'à plusieurs fois une simple lettre autant qu'un article

ou le chapitre d'un livre, Jean-Charles Falardeau a donné aux sociologues francophones du Québec et de la francophonie l'exemple et le témoignage du souci de l'expression écrite autant que parlée, du respect de la langue dans laquelle s'exprime une discipline scientifique. À l'encontre de ceux qui ne voient dans le discours qu'une enveloppe que l'on brise pour en extraire le contenu, Jean-Charles Falardeau a toujours été persuadé que la langue appartient à la pensée, que le discours est déjà un mode de connaissance. S'adressant particulièrement aux sociologues, qui ont hélas! la réputation d'écrire une langue négligée, tarabiscotée, sinon fautive, truffée d'anglicismes et de mauvais néologismes, jusqu'à devenir parfois incompréhensible, cette leçon mérite d'être retenue comme l'une des nombreuses contributions de Jean-Charles Falardeau à la qualité de la sociologie québécoise.

Cette préoccupation pour la clarté et la beauté de l'expression n'était pas qu'une coquetterie chez Jean-Charles Falardeau : elle appartenait au tempérament artistique de l'homme. Trop pudiquement caché, mis parfois à l'ombre, l'esthète chez Jean-Charles Falardeau devait finalement triompher lorsque le sociologue trouva son centre d'intérêt dans la sociologie de la littérature. La jonction de l'homme de science et de l'artiste s'est ainsi réalisée et nous a valu une contribution de pionnier en même temps que de grande qualité dans un secteur neuf, inexploré et riche de promesses.

Je ne peux terminer cet hommage — trop modeste — à Jean-Charles Falardeau sans ajouter qu'il fut, pour les sociologues de ma génération et des suivantes, celui de nous qui établit et maintint le lien avec les origines et l'histoire de la sociologie québécoise et canadienne. Il nous fit connaître Léon Gérin, Everett C. Hughes, Horace Miner, sans parler des précurseurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Étienne Parent, Errol Bouchette, qu'il fréquenta assidûment. Ce faisant, il a contribué comme nul autre à enraciner une sociologie et une sociographie dont il nous fallait par ailleurs chercher les sources en Europe et aux États-Unis. De cela, entre autres, et de bien d'autres choses, je lui suis profondément reconnaissant.

Jean STOETZEL

Dans peu de semaines, vieux pèlerin venu de l'ancien monde, je vais me retrouver au Canada et je ne manquerai pas de faire le crochet qui me permettra d'embrasser mon ami Jean-Charles. Mais Jean-Charles connaît-il les circonstances qui nous firent nous rencontrer, il y a plus de trente-deux ans, le 28 septembre 1948, alors que l'Université Laval était encore au pied des hauteurs de Québec, et qu'il habitait au 12 de la rue Haldimand ?

Jean-Charles Falardeau déclare volontiers que s'il n'y avait pas eu la guerre en Europe, une fois sa licence obtenue à Laval en 1941, il serait sans aucun doute allé poursuivre ses études supérieures en France. En fait, il dut aller à Chicago étudier notamment avec Everett C. Hughes, qui me dit ultérieurement combien il avait apprécié le jeune Canadien. S'il n'en avait pas été ainsi, beaucoup de choses auraient été changées pour lui et pour nous.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui combien vivement avait été ressenti l'isolement intellectuel de la France pendant l'occupation. Professeur de première supérieure au lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand à la veille de la guerre, j'avais bâti toute une partie de mon enseignement sur ce que j'avais appris de psychologie sociale durant mon séjour à Columbia University en 1937-1938. À la rentrée de 1945, je me trouvais confronté aux tâches de la chaire de science sociale de l'Université de Bordeaux. C'est pourquoi je fis maintes démarches pour obtenir le passage, dès le mois de septembre de cette même année, sur un transport de troupes à destination de New York. J'en rapportai une moisson de livres et pendant des années je renouvelai cette expédition.

Mais ce n'était pas assez. Bordeaux à l'époque était l'une des trois universités françaises, après en avoir été la première, à posséder une chaire de sociologie. Mon ambition était de lui conserver la priorité, en y faisant venir un professeur américain. Je m'en étais ouvert, en 1946 je crois, à deux membres de la Fondation Rockefeller, John d'Arms et Norman Buchanan, lorsqu'ils étaient venus reprendre possession des locaux que la Fondation possédait à Paris, 20 rue de la Baume, et dont j'avais occupé l'un pendant la guerre.

En septembre 1948 au cours d'un nouveau voyage, je me rendais au 49 de la 49<sup>e</sup> rue ouest, siège de la Fondation Rockefeller à New York et je demandais à parler au docteur Buchanan. Je fus reçu par Leland (Lee) C. De Vinney, qui parut au courant. Il m'offrit un chèque de 120 dollars si je voulais bien me rendre à Québec. C'est à cette occasion que pour la première fois j'entendis parler du professeur Falardeau.

Le 28 septembre 1948, à 8 heures, je décollais de La Guardia sur un avion des Colonial Airlines. Après une escale à Montréal, je débarquais à 12 h 55 à l'aérodrome de Lorette, tout près de la réserve des Hurons m'expliqua-t-on. À 16 h 30, j'étais reçu par le Père Georges-Henri Lévesque et je dînai à 20 h 45 chez Jean-Charles et Guita.

Tel fut le début d'une longue amitié entre nous, et d'une association féconde avec la France, à laquelle ne manquera même pas une union de famille puisque Mira, âgée alors de quelque six mois, devait vingt-deux ans plus tard épouser un Français.

Mais j'anticipe. En fait, après un périple qui commençait dès le lendemain et devait me conduire à Montréal, Dearborn, Ann Arbor, Chicago, je devais dès mon retour à New York, le 5 octobre, exactement une semaine plus tard, rédiger mon rapport enthousiaste à la Rockefeller. Je regrette de n'en avoir pas retrouvé le brouillon.



Quoi qu'il en soit, le 20 octobre de l'année suivante, Jean-Charles, accompagné de Guita et Mira, débarquait au Havre pour un enseignement d'un an à l'Université de Bordeaux. Il y arrivait le 8 novembre et dès le 15 les cours commencèrent : le mardi à 9 heures, sociologie systématique, le mercredi à 11 heures, recherches sociologiques et à 14 heures, séminaire de travaux pratiques. Telle fut la pâture reçue avec avidité par les étudiants de Bordeaux en cette année universitaire 1949-1950.

Mais ce n'est qu'une partie de l'histoire. Pour s'en faire une idée, un Français n'a pas besoin d'avoir visité la Californie s'il a lu Earle Stanley Gardner, ni l'Angleterre du Sud s'il a lu Agatha Christie. Ayant lu Jules Romains, Georges Duhamel et quelques autres, Jean-Charles à son débarquer était tout aussi familier avec Paris et sa rue d'Ulm, avec le Bordelais grâce à Mauriac.

Il n'empêche que lorsque nous refîmes sous les toits de l'École normale (c'était, je crois, le dimanche 23 octobre) la promenade de Jerphanion et Jallez, une réciprocité de dons culturels, un vrai potlatch franco-canadien, commençait.

Il n'a guère cessé depuis. Tâchons de le voir avec les yeux de Jean-Charles. À partir du 24 octobre, le voilà 14 rue Monsieur-le-Prince, chez Richard Wright. Il y rencontre Simone de Beauvoir. Je le conduis chez le doyen Le Bras, place du Panthéon, je l'initie au Balzar. Il est désormais chez lui au Quartier latin.

Voici maintenant Bordeaux. Dès le dimanche de son arrivée, comme dans un conte de Voltaire, à la réception de la doyenne et du doyen Yves Renouard, on entoure l'homme de Lorette. Il y a là les professeurs René Lacroze, Édouard Morot-Sir (aujourd'hui à Chapel Hill), Higonnet, qui deviendront des amis ; comme l'archicube Georges Luciani le slavisant, le Pisan Giacomo Baldini normalien d'honneur, le biologiste Robert Weill et madame Weill, toujours accueillants dans leur folie de Talence, 33 chemin de Suzon.

Donc on s'établit à Bordeaux, on y creuse, on s'y intègre. On rencontre fréquemment une amie de la psychologue Irène Lézine, Andrée Chivallon, ancienne élève du philosophe bordelais Henri Dandin. On fait la connaissance, au quartier des Chartrons, de la famille du Dominicain le Père Maydieu rencontré précédemment à Québec. Guita et Jean-Charles deviennent membres de la Société des amis des vins de Bordeaux et sont initiés à ses mensuels dîners gastronomiques.

Cependant, à la différence du Bordelais normal que n'attire pas tellement le pays des Gavroches, Jean-Charles continue à ressentir l'appel de Paris. C'est ainsi que du 23 au 28 février 1950, je le retrouve à l'hôtel de Tours, rue Jacob, et que le 27, nous déjeûnons au Voltaire, aujourd'hui regrettamment disparu. Ces incursions nordiques le font assister à un cours d'Étienne Gilson au Collège de France, à une séance de l'Institut de sociologie où l'ethnologue Maurice

Leenhardt fait une communication sur les cordettes de coquillages en Mélanésie, occasion de rencontre aussi avec Georges Gurvitch.

En avril Maurice Lelannou l'invite à l'Université de Lyon. Il y donne une conférence sur le thème « Sociologie et géographie ».

C'est le 20 septembre 1950 qu'il pliera bagages pour rentrer à Québec. Il aura probablement donné autant que reçu. Avant de quitter Bordeaux, il aura encore collaboré au Bulletin de la Société de philosophie de Bordeaux, de René Lacroze. Et il aura, durant l'été, donné une semaine de cours à un séminaire international d'étudiants européens, à Pontigny, en Bourgogne.

Mais qu'il me permette de rafraîchir sa mémoire. C'est bien cette année-là, exactement du 3 au 9 septembre, à Zurich, qu'il aura participé à la double création, sous les auspices de l'Unesco et en présence de Madame Alva Myrdal, de l'Association internationale de sociologie et de l'Association internationale de science politique. Et c'est le jeudi 7 septembre que nous sommes montés ensemble au Righi-Kulm.

L'initiation est accomplie, la liaison est définitive. Je retrouverai l'adresse des Falardeau sur tous mes carnets d'adresses (en 1952, c'est Moncton, 2), ils viendront dîner à Paris rue Casimir-Périer chaque fois qu'ils le pourront. (Mais pour le réveillon de la Saint-Sylvestre 1952, Jean-Charles se retrouvera solitaire au Balzar ; avec, il est vrai, la surprise d'avoir pour voisins Sartre et Simone de Beauvoir, qui dînent, se souvient-il, comme de vieux époux fatigués.)

Mais les choses s'enchaînent. Le professeur québécois n'est pas seulement devenu un visiteur familial de la France. Il a acquis une vocation internationale. À la fin de 1952, précisément, s'il est venu à Paris, c'est pour prendre part, à titre de président du Conseil canadien des recherches en sciences sociales, à une réunion convoquée par l'Unesco pour instituer un Conseil international des sciences sociales.

Il reviendra deux ans plus tard, en décembre 1954, pour observer, sous le patronage de la fondation Carnegie, l'orientation des recherches et de l'enseignement dans les sciences sociales. Ce voyage le conduira aussi en Belgique, Hollande, Angleterre, Espagne. Mais il s'installera pendant cinq mois à Paris, avec Guita, rue Lhomond. Il fera la connaissance de Fernand Braudel, il retrouvera Le Bras, qui mettra sa bibliothèque à sa disposition ; il ira souvent y travailler. Il rencontrera plusieurs Dominicains, les pères Chenu, Carré, Maydiou, au couvent de la Glacière et à celui de Latour-Maubourg. Il fréquentera la revue *Esprit* d'Albert Béguin, où il participera un soir à un panel avec Edgar Morin. Les jeunes sociologues du CNRS, Touraine, Crozier, Chombart de Lauwe l'accueilleront. À la fin de l'été 1955, il sera invité par le doyen Trotobas à donner une conférence à la Faculté de droit d'Aix-Marseille.

En 1956, il sera délégué du Canada à la Conférence générale de l'Unesco à la Nouvelle-Delhi. Il y retrouvera Henri Laugier et André Bertrand, alors

directeur des études à l'ENA avant de devenir celui du département des sciences sociales à l'Unesco.

En 1959, le revoici en France accompagné de Guita et de Mira, en route pour Bologne, pour participer à un congrès international de sociologie religieuse, et à Stresa au congrès de l'Association internationale de sociologie, que préside Raymond Aron, et où sont venus tous les sociologues français. Nous nous sommes revus très souvent pendant toutes ces années.

En 1960, c'est moi qui lui rends ses visites. En rentrant du Mexique, j'ai été invité pour une quinzaine par l'Université de Montréal. Je pousse une pointe jusqu'à Québec et le 5 octobre je dîne chez les Falardeau qui habitent cette fois au 880 Bougainville. Je récidive en 1965, cette fois, avec Henri Guitton, qui me parle encore de notre dîner du 21 avril chez les Falardeau, avec Maurice Tremblay. (Nous sommes les invités du Conseil des Arts. Nous partons le lendemain pour Vancouver et Victoria.)

Mais en 1968, quand je retournerai à Montréal et à Toronto, je ne trouverai pas les Falardeau. Ils sont en France, invités pour deux ans par l'Université de Caen. Jean-Charles participe d'abord, dès octobre, au congrès de l'Association des sociologues de langue française, à Neufchatel. À Caen, affecté au département de littérature française, il s'engage encore davantage dans la sociologie de la littérature et fait venir Lucien Goldmann. À Paris, Jean-Charles descend à l'hôtel Madison.

Pendant toutes ces années, Mira a grandi. En 1968-1969, elle étudie l'histoire de l'art à Aix. En 1969-1970, elle est étudiante à la Sorbonne. On connaît l'épilogue. Le 4 juillet 1970, elle épouse à Genay, Côte d'Or, le fils du professeur Henri Motulsky, Bernard. De partout on est venu les féliciter, Henri Guitton, le Père Liégé, Irène Lézine, le général Lemaire, de Caen, les Stoetzel.

Pour l'année universitaire 1972-1973, c'est l'Université de Paris XIII (Villetaneuse) qui invite le professeur Falardeau. Pour nous tous, c'est le seul mauvais souvenir, mais un affreux souvenir, une agonie vécue successivement à l'Hôtel-Dieu, à l'hôpital américain, à la Pitié-Salpêtrière, une coopération franco-canadienne d'un quart de siècle, qui a failli mal finir.

Mais elle n'a pas mal fini, puisqu'elle dure encore ; et que pour beaucoup d'entre nous, les survivants de toutes ces années, qui eurent le privilège d'une commensalité chaleureuse au foyer québécois de Guita et de Jean-Charles, et d'une réciprocité aussi amicale à Paris, le nom de Falardeau est le symbole d'une féconde coopération franco-canadienne.

Et maintenant, souvenons-nous : *deus nobis haec dona fecit*. Un dieu qui prit la forme de Leland C. De Vinney.